

Quand il n'y a pas de référent, il y a immédiatement un charme

Laurence Pelletier

Numéro 164, hiver 2020

Je découvre qu'on peut faire du porno durable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, L. (2020). Quand il n'y a pas de référent, il y a immédiatement un charme. *Moebius*, (164), 39–45.

Quand il n'y a pas de
réfèrent, il y a
immédiatement un charme

Laurence Pelletier

1. Dernièrement, on m'a dit que j'étais trop dans ma tête. Mes envies, mes amours, mes désirs ne sont pas réalistes, raisonnables. Ils ne s'ancrent pas dans le réel, mais ne sont que des fantômes, des fantaisies. J'intellectualise trop. On m'invite à « sortir de moi »... Lorsque l'on confond la vie intérieure avec l'ego, on moralise l'expression de ma jouissance. On recadre ma pensée et redirige mon désir vers ce qui fait autorité du côté de la raison, et du bon sens. Or, on ne s'est jamais douté que si je suis dans ma tête, c'est que *my brains gets creamy with associative thought*.

2. La désapprobation de l'excès vient toujours du lieu de la mesure. Je dois admettre que j'admire cette faculté de jugement, cette capacité à décider des limites, à définir les choses, à leur donner leur nom et à quantifier leur application. Ça doit être reposant de savoir dire, de savoir nommer, de savoir baiser proprement. Malheureusement, mon instinct va en sens contraire. J'ai tendance à croire que le désir et l'amour c'est quand on ne donne pas de nom à l'identité des choses.

3. On a écrit quelque part que si à une époque le sexe était une expérience, une activité comme les autres, de nos jours il était devenu, avant tout, une question d'identité. En lisant une chose pareille, je me suis dit : T'imagines ? Mais t'imagines comment ce serait, si le sexe n'était qu'une *expérience* ? Enfin, qu'une expérience ? La baise est trop souvent un prétexte narcissique, une mise en scène de l'ego, une façon détournée de s'affirmer, de se voir être vue tel qu'on se fantasme soi-même. Je me souviens d'un amant qui m'avait fait faire, un peu perversement, la liste des actes sexuels que j'avais pu accomplir, des positions et des situations sexuelles dans lesquelles j'avais pu me retrouver, question de se faire une bonne idée de qui j'étais... au fond. Ça, ça demeure une expérience. Mais ça n'a rien à voir avec le sexe. *It's an identity crisis.*

4. En discutant de ces mots que l'on brandit comme des noms propres pour définir notre sexe avec l'espoir qu'ils pourront nous libérer, une amie me parle d'un article qu'elle a lu et qui porte sur la demi-sexualité. Elle s'insurge contre la manière dont l'étiquette s'allie à une promotion du moi ; elle s'insurge contre le détournement des politiques identitaires : « Tiens ! Une nouvelle typologie, bientôt dans le DSM, attention ! Tu sais, le slutshaming, ça existe encore ! Les gays, les trans se font toujours buter ! C'est pas en contradiction avec le queer ? Tu trouves pas ça absurde de se sentir opprimées parce que des fois on a du désir, des fois non ? C'est pas ça, justement, la nature du désir ? Est-ce que les discours sur la sexualité sont à ce point omniprésents et dominants qu'ils marginalisent et pathologisent nos inhibitions ? » Peut-être cherchons-nous à sortir du sexe. *Some people find pleasure*

in aligning themselves with an identity... But there can also be a horror in doing so, not to mention an impossibility.

5. *List-making is a prophylaxis against loss.* Si cela est vrai, de quelle perte nous gardons-nous en consignants nos baisés ? Que croyons-nous préserver ?

6. Je n'en peux plus. Désormais, je ne compte plus, je ne décris plus, parfois j'invente des histoires, des nombres, des noms, simplement pour que ça s'arrête. Je fais une liste pour écouler, pour dilapider, pour perdre le compte. C'est que je crois qu'il y a *quelque chose de plus grave et de plus fatal, et de plus essentiel que tout ce que j'ai l'habitude de nommer.* Quand j'aurai tout perdu, tout oublié, je reviendrai à ce qui un jour m'a involontairement fait jouir.

7. La pornographie est une forme de conscience. *The physical sensations involuntarily produced in someone reading a book carry with them something that touches upon the reader's whole experience of humanity – and its limits as a personality and a body.* Tandis que je suis assaillie par les idées, les images, les histoires des autres, je me languis d'une syntaxe sexuelle innommable, indéfinissable, inclassable. Pas un mot, pas un nom, pas une vérité. C'est une erreur que de croire au pouvoir libérateur du discours que l'on se fait sur soi. J'espère, peut-être, la sensation d'une justesse.

8. *J'étais en train de me libérer de ma moralité, et cela est une catastrophe sans éclat ni tragédie.* Parfois je me masturbe en pensant à des choses abstraites. Une couleur. Souvent c'est le noir. Ou une musique, un air. Le bruit des criquets, le son

de l'orgue. Des choses, des sensations qui se déroberont à la scénarisation habituelle, qui n'impliquent pas de tabou, pas d'interdit, pas de mots, pas de chorégraphie préalable. Des choses qui ne se projettent pas. Des choses impossibles. J'avais l'habitude, étant jeune, de fantasmer en pensant à des personnes mortes, des chanteurs, des artistes, des célébrités défuntes. C'est plus sûr, quand le trivial ne s'en mêle pas. Quand tout est disponible.

9. *Je soliloque au lit sans ponctuation.* Oui oui, je suis dans l'autoérotisme, on me l'a dit aussi, il ne faut pas s'inquiéter, je suis au courant. Sur ce point, les choses sont claires. Je ne me mens pas à moi-même, je suis de bonne foi. Je jouis des idées que je me fais, des histoires que je me raconte. Je suis à la fois spectacle et spectatrice. Je m'autosuffis côté érotisme. Je comprends que ça puisse intimider. Quand on le remarque, c'est toujours en supposant que cette posture n'est pas tenable. Laissez-moi vous contredire.

10. Vous vous souvenez de la première fois que vous vous êtes touchée ? Vous ne savez pas exactement d'où ça venait, l'impulsion. C'était diffus. Bien sûr, c'était partout sur le corps. Mais aussi, peut-être que vous vous retrouviez seule pour la première fois. Laisée à vous-même. Peut-être que dehors le jour mourait et que la lumière qui traversait les fenêtres tamisait la pièce que vous laissiez s'assombrir. Il n'y avait que les craquements de la maison pour briser le silence. Vous aviez un peu de temps pour vous. *Pour rester au-dedans de ce qui est...*

11. J'ai des sautes d'humeur. Des extrémités. Je suis inconstante. Je le fais souffrir. *Loving you is like running*

away. Il s'imagine que je suis infidèle. Il pense à tous ceux qui sont venus avant lui. La pénétration est pour lui l'aveu d'une dévotion, l'agent d'une équation causale qui détermine la vérité de mon désir. Syllogisme : 1) Si on m'a baisée et 2) si je ne le baise pas, 3) alors je mens quand je lui dis *je t'aime*. Il ne sait pas que ce qu'il a à redouter, c'est tout ce qui excède ces corps imaginaires. Que l'impénétrable est plus séduisant et désirable que n'importe quel membre, orifice.

12. Il y a un désir qui se trouve dans la perte. La perte n'est pas le manque... *Desire isn't lack, it's surplus energy – a claustrophobia inside your skin*. L'excès résiste à l'interprétation, à la déduction. Ça rend inapte et impuissante toute tentative de définition. Ça épuise. Il n'y a pas de théorie, pas d'identité, pas de diagnostic qui tienne. Il n'y a pas de fin à l'excès, pas de cause. C'est infini, indéfinissable, divin.

13. Ma jouissance n'est pas métaphysique. Elle est métathéorique : au-delà de l'idée, du mot, du nom, il y a la vie sauvage et indisciplinée. Les associations de phrases et les correspondances que produisent la lecture, les histoires que je me fais, celles que tu me racontes, sont au service du corps, de l'organique, de la physique, d'une mécanique des fluides. Cette jouissance s'accorde au sentiment du temps qui passe, au mouvement d'expansion et de contraction de la matière. *From big bang to big crunch. Then – who knows? – big bang. And so on. What has been called the eighty-billion-year heartbeat*. Je fantasme à l'idée d'une équation qui en saisirait la relativité, l'espace-temps.

14. Est-ce que je *déliresur le cosmos*? Si je disais oui, on ne me prendrait pas au sérieux.

15. Je me voue à une passion de l'exhaustif. Je ne veux pas que ça s'arrête, je ne veux pas que ça se règle. Ma perte est dans les commencements parce qu'ils me donnent le goût de la fin, et m'interdisent toute résolution. *Ce n'est pas le dernier nymphéa qui répète le premier, c'est le premier qui répète tous les autres et le dernier. Le premier regard, le premier nymphéa, le premier coup de fil et le premier verre, c'est le dernier qui compte.* Les recommencements sont toujours le report de cette impossibilité-là. Sexuellement, je sais, ça complique les choses, ça compromet les syntaxes.

16. *Her life had been a single sexual encounter, one dreamed fuck, no beginnings or endings, no point beyond itself.* Une seule baise. Une seule baise hallucinée, celle qui hante mes rêves. Une seule baise que je reprends, que je recommence, comme une répétition de danse, une leçon de piano, parce que la mélodie me donne l'aperçu d'un état de grâce. Une seule baise parce que je commence à saisir mes inclinations et mes pratiques dévotes.

17. Si je racontais ce rêve récurrent, je désavouerais tout. *No sex last night.*

18. Je t'avais envoyé une carte postale sur laquelle j'avais écrit *Do you want to find the oblivion for which you are longing?* De deux choses l'une : soit je fantasmais à l'idée que ton désir soit le même que le mien (autoérotisme), soit j'avais donné forme à ce désir auquel j'espérais que tu répondes (amour). Ou alors c'était de la provocation, un truc de Méduse, tu sais, la bouche, le trou, la terreur. Mais qui suranalyse ? De toute façon, ça s'est perdu dans le courrier, la carte ne s'est jamais rendue.

19. Quand j'aurai tout perdu, tout oublié, quand j'aurai perdu le compte... je te dirai *je t'aime*, comme on envoie un baiser, *a kiss blown to oblivion*.

Ce texte cite librement les œuvres de Kathy Acker, Martin Amis, Christine Angot, Sophie Calle, Gilles Deleuze, Joan Didion, Wayne Koestenbaum, Chris Kraus, Clarice Lispector, Catherine Mavrikakis, Maggie Nelson, Zadie Smith et Susan Sontag.